

FRANÇOIS BORDES

cosa /
Dessins d'Ann Loubert

Lecture d'Emmanuelle Guattari

L'ATELIER CONTEMPORAIN, FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE ÉDITEUR, MMXVII

Au bord du Trou de Bozouls, faille béante du Causse, l'esprit plonge à l'envers, dans le temps arrière. Jusqu'au fond, fond des temps géologiques que les mouvements telluriques ont entassé, visible mais mort, figé. Rangé dans l'âme souterraine de la terre, en couches stables. Pourtant la plongée est telle que l'air semble en mouvement dans ce trou.

Ce chavirement, cet étourdissement de l'être, surgit à la lecture de cosa, amour perdu. Avec le serpent croisé sur le chemin, on se faufile entre deux pierres, on entre dans le temps disparu qui se dresse sur les parois, ou les pentes.

En empruntant ce passage, François Bordes ranime la pierre, la mousse repousse, revient sur les murs, sur les arbres s'agitent les sequins jaunes de l'automne ; la vie tremble qu'il avait fuie, ce chancellement dans l'amour irradié, dans l'amour qui a fini.

Au bord de la chute, sur le rebord où l'on se tient dans la convalescence du souvenir, ressurgit un moment la douloureuse intensité, la tentation de la morsure, cette fulguration.

Le cœur en écharpe, comme après une fracture, le cœur pansé, le poète revient au volcan : où es-tu amour malade et adoré ?

Qu'est-il venu vérifier ? Il se penche pour voir et la pierre s'anime de mica : dans cette couche éteinte du passé qu'il cherche il voit l'amour qui s'embrase – cosa pleurée ! – soudain des braises du cœur flambé.

Une vieille fièvre au corps fatigué se ranime et nous dévalons les pentes. Dans le gouffre du premier amour le corps sanglé du raisonnable chavire. Imprudent chaviré ! Téméraire guéri qui montre ses cicatrices !

Le temps a creusé le Trou de Bozouls. On s'y penche sur les caves du monde : fondations à ciel ouvert des forces tectoniques qui ont malaxé notre terre et formé le plat que nous foulons. Anamnèse venteuse et perpétuelle, inquiétant vertige au dessus du gouffre où souffle l'esprit.

Le temps a creusé jusqu'à la cave du Jadis : de cosa, au sol, il reste seulement le dessin des fondations de l'immeuble que le poète veut revoir et qui a été rasé ; le premier amour est fiché dans la chair comme le fer rouillé dans la pierre : fissurant, qui nous fend dès le gel, fêlure de l'être.

EMMANUELLE GUATTARI



*les pentes du volcan
l'autre jour, rappelle-toi,
nous les avons dévalées
à une allure si vive
que nos cœurs battaient
au rythme de nos pas*

*temps froid triste gris
depuis longtemps
je n'avais foulé le pavé
de la cité abstraite
blottie au pied du
cratère*

*Ce n'était pas un pèlerinage
à peine
une anamnèse
c'était pour revoir les lieux
cet espace et
ce temps qui
désormais s'appellent jadis*

*Je retrouvais le jardin
et la bibliothèque
les ruelles
derrière la cathédrale
les fontaines en pierre de lave
leurs sculptures végétales
et une fois passée la butte
l'avenue plongeant vers
la plaine
la chose les choses avaient changé*

*l'immeuble du Jadis
venait d'être rasé
une machine achevait de pelleter les gravats
Seules les fondations demeuraient visibles
et le tracé des caves
à l'air libre*

*Dans les décombres de la mémoire,
la vision de ces ruines
réveilla
le fantôme d'une histoire
l'ombre
d'une
légende*



I.

tu es venue dans mon rêve
cette nuit
cosa

tu voulais que je te nomme ainsi
cosa petite chose

je ne comprenais pas ce que cela voulait dire
et je cédaï à ton invitation
je t'écrivais je t'appelais
cara cosa
chère cosa
cosa mia

sans doute étais-je aveugle et sourd
tristement sourd
à ta voix détresse et silences

séquestrée par des ombres sonores
la Passion de Saint Mathieu
la Jeune fille et la mort

chaque matin chaque soir
des spectres te tourmentaient
tu vivais entre quatre murs
d'où s'échappait
malgré la peinture fraîche
une odeur de moisi
de vieilles graisses
de poussières anciennes
lambeaux de papiers peints
gravats
copeaux de rouille

tu survivais entre ces murs
chaque jour peau poils os cheveux
pétrifiés

cosa-la-muraille
qu'es-tu donc devenue ?
les livres et les rues
les arbres et les chants
ont-ils pu te sauver ?

j'ai rêvé de toi
cosa-la-fantôme
comme on rêve
d'une forêt perdue
d'un bal masqué s'achevant à l'aurore

j'ai rêvé

au matin mes yeux
se sont ouverts et
en marchant sous la pluie, j'ai retrouvé l'odeur
l'odeur d'ambre et d'arbre qui te servait de traîne
j'ai retrouvé
tes mots ta brume et ta lueur

laisse-moi maintenant
fantôme
laisse-moi chanter
notre petite mort

II.

un corps mou et mouillé
comme une algue de sang
stagne dans tes yeux

les mots parfois
essaient de le pleurer
de l'expulser de le dissoudre

un jour j'ai dit *cadavre*
tu t'es jetée sur moi *pas ce mot pas ce mot*
ne crache pas ce mot

je t'ai laissée me prendre
comme un chemin de terre
il est tard je veux t'oublier
un fantôme me reste

masques de papier

sonnets cadavériques
ou pages de journal
rien n'y fait rien

il ne reste qu'à chercher
l'apaisement et la grâce
dans la douce hérésie
des contes et légendes



III.

nous étions catéchumènes
enfants de chair et de papier

dans nos souvenirs
flottait une odeur de cire et d'ennui
la rumeur des concerts du dimanche
l'ombre des églises
pesait encore de tout son poids

nous étions catéchumènes
enfants de chair et de papier

plus que tout
au-dessus de tout
les livres
bibliothèques et librairies
les livres
en pile
en tas
en rangs d'oignon
les livres
partout

avoir des livres
en couvrir
les murs
en tapisser
son âme

à vingt ans, ça ne s'invente pas ces choses-là
ça ne fait qu'exprimer en balbutiant

des idées

des désirs

des adorations

venues du lointain

amour des vertus magiques de l'encre et du papier
foi archaïque et paysanne
glisse une feuille entre deux rochers et ton vœu sera exaucé

le culte des livres pour seule religion
nous étions catéchumènes enfants de chair et de papier
mal débarbouillés des traces d'encre striant
nos visages engourdis

la religion des livres
tu la partageais pauvre âme cette espérance

le matin de notre rencontre
nous volions l'un vers l'autre
comme deux pages arrachées

nous étions d'encre et de papier

nos corps

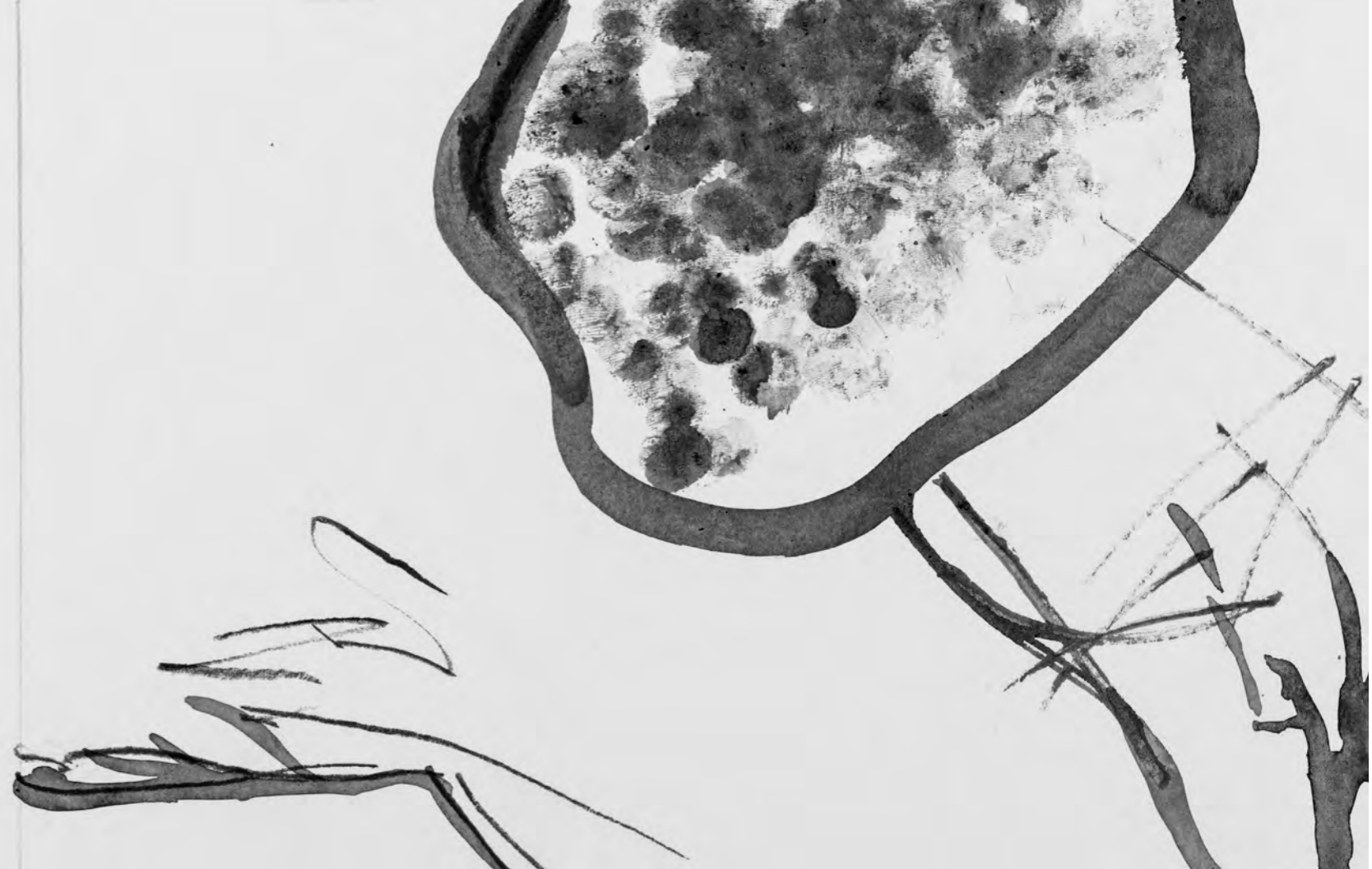
nos corps

tremblaient

comme des

feuilles







IX.

dans la chapelle où tu guettais la grâce
dans le sous-bois où je goûtais le monde
tout avait pris fin

tu réveillais le désir
le désir d'écrire sur des feuilles mortes
l'envie de fouiller dans l'humus

notre époque s'achevait
la suite de l'histoire
dois-je la raconter



FRANÇOIS BORDES est né en 1973, il vit et travaille à Paris. Historien et poète, il est chargé des sciences humaines à l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine). Son premier recueil de poèmes, *Le Logis des passants de peu de biens* (Nunc/Corlevour, 2015) a obtenu le prix Charles-Vildrac de la Société des Gens de Lettres.

ANN LOUBERT est née en 1978 dans les Vosges. Peintre, elle vit à Strasbourg. Un aperçu de son œuvre est visible sur le site : www.annloubert.com. Elle a accompagné de dessins, aux éditions L'Atelier contemporain, les ouvrages *À vol d'oiseaux* (2013) et *Portique* (2014) de Jacques Moulin.

Conception graphique : Juliette Roussel
Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre
© L'Atelier contemporain, 2017
ISBN 979-10-92444-47-6